

Où trouver le sens de la vie ? - Ecclésiaste 1.1-18

Il n'y a qu'un seul problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. Le reste, si le monde a trois dimensions, si l'esprit a neuf ou douze catégories, vient ensuite. Ce sont des jeux ; il faut d'abord répondre.

Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*

Si vous êtes là cet après-midi, vous avez *répondu*. En vous levant ce matin pour aller à l'église, pour aller marcher en famille ou boire un café avec des amis, vous avez *répondu*. En accordant de la valeur à certaines choses comme l'amour ou l'argent par exemple, vous avez *répondu* : vous jugez en effet que la vie a un sens et qu'elle vaut donc la peine d'être vécue.

De toutes les questions existentielles, celle du sens de la vie (origine et finalité) est sans doute « la plus pressante des questions » pour reprendre une phrase de Camus dans *Le mythe de Sisyphe*. Une question fondamentale à laquelle plusieurs philosophes ont tenté de répondre (de Platon¹ à Sartre en passant par Nietzsche). Une question capitale que tout le monde devrait se poser selon Arthur Schopenhauer : « Qui ne s'interroge pas est une bête, car le souci constitutif de toute vie humaine est celui de son sens »².

Alors, la vie a-t-elle un sens ? Si oui, lequel ? C'est la question à laquelle nous allons tenter de répondre à la lumière du premier chapitre du livre de l'Ecclésiaste (ou du *Qohélet* : « rassembleur » ou « enseignant » en hébreu). Un livre qui décrit la vie telle qu'elle est pour produire un effet sur le lecteur. Un peu comme si l'auteur de l'Ecclésiaste nous « prenait la tête » (au sens propre) pour nous obliger à regarder la réalité en face.

Quelle est cette réalité ? Comment l'Ecclésiaste la décrit-il ? La réalité, comme nous l'avons lu, c'est que tout est vanité : « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité » (1.2) ; « tout est vanité et poursuite du vent » (1.14). C'est comme ça que l'Ecclésiaste commence son livre et c'est comme ça qu'il le termine : « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, tout est vanité » (12.8). Voilà la pensée de l'Ecclésiaste résumée en une phrase, en un mot : « vanité » (*hevel* en hébreu, répété 38 fois et signifiant littéralement « buée » ou « vapeur »).

La vanité est un peu comparable au souffle de notre bouche, à une bulle de savon ou à un glaçon qu'on tenterait de conserver dans le creux de notre main.... En vain. « Vanité des vanités, tout est vanité » : autrement dit, la vie est une véritable passoire (éphémère, fragile, futile, dérisoire). Du coup, l'Ecclésiaste pose cette question : « que reste-t-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne « sous le soleil » (répété 29 fois), c'est à dire dans un monde sans aucun point de référence transcendant/absolu/surnaturel, sans aucune perspective éternelle ?

À quoi sert-il d'étudier, de travailler, de cotiser pour la retraite si tout est vanité, si tout nous échappe, si rien ne dure ? Réponse : à rien ! Si nous vivons dans un monde sans aucun point de référence transcendant, sans aucune perspective éternelle, nous sommes condamnés à chercher le sens de la vie dans cette vie sans le trouver. Et c'est précisément ce que l'Ecclésiaste veut nous dire dans le premier chapitre de son livre.³

- **Le sens de la vie ne se trouve pas dans la nature (v. 4-7)**

1 « Une vie à laquelle l'examen fait défaut ne mérite pas qu'on la vive » (dans *Apologie de Socrate*)

2 Dans *Le monde comme volonté et comme représentation*

3 Je dois ici rendre hommage à John Stott qui m'a aidé à mieux comprendre ce passage dans une prédication sur le même chapitre. Cette prédication est disponible ici : <http://www.allsouls.org/Media/AllMedia.aspx?redirected=1>

Dans ces versets, l'Ecclésiaste attire notre attention sur quatre éléments qui constituent le monde naturel dans lequel nous vivons : la terre qui reste la même malgré la succession des générations (v. 4), le soleil qui se lève et qui se couche (v. 5), le vent qui va et qui vient (v. 6), les fleuves qui vont à la mer sans la remplir parce que l'eau s'évapore (v. 7).

Cette description de la nature vous fait peut-être penser au mythe de Sisyphe, héros de la mythologie grecque éternellement condamné à pousser en haut d'une montagne un rocher qui redescend chaque fois... avant d'atteindre le sommet. Voilà la réalité du monde dans lequel nous vivons : un éternel recommencement qui tourne en rond, qui ne va nulle part et qui n'a donc aucun sens *en soi* (dans l'absolu).

Le sens de la vie n'est donc pas dans la nature car la nature *elle-même* est soumise à la vanité et n'a pas de sens en soi.

- **Le sens de la vie ne se trouve pas dans l'Histoire (v. 8-11)**

La vanité touche non seulement la nature mais aussi ce qu'on dit, ce qu'on voit, ce qu'on entend et ce qu'on fait dans l'histoire de ce monde. Nous cherchons non seulement le sens de la vie mais aussi le bonheur dans les paroles d'un philosophe, d'un écrivain ou d'un poète (ce qu'on dit) ; dans un film, un tableau ou une pièce de théâtre (ce qu'on voit) ; dans les paroles d'une chanson, le discours d'un homme politique ou religieux (ce qu'on entend) ; dans le travail, l'argent, le pouvoir ou une invention (ce qu'on fait). Toutes ces choses ne sont pas mauvaises en soi, mais « rien de nouveau sous le soleil » : ces choses ne sont pas nouvelles et tomberont un jour ou l'autre dans les oubliettes de l'histoire.

Et la révolution industrielle, et Coca-Cola, et le Rock'n'Roll, et l'homme qui marche sur la Lune, et les antibiotiques, et la sécurité sociale, et Facebook et l'iPhone, et l'IPad, et Emmanuel Macron, me direz-vous ? C'est pas nouveau tout ça ? Et on s'en souvient encore ! C'est vrai. Mais dans ces versets, pour reprendre les expressions de Jacques Ellul (théologien français), l'Ecclésiaste ne parle pas de « développement qualitatif » mais de « croissance quantitative »⁴.

L'idée de base, c'est que l'existence humaine ne change pas. L'homme peut toujours faire plus (quantitativement) mais il *n'est* pas plus (qualitativement). Il restera toujours enfermé dans la même condition humaine spatio-temporelle caractérisée par l'insatisfaction et la vanité : tout ce qu'il fait est condamné à disparaître et à tomber dans l'oubli un jour ou l'autre (v. 11).

Le sens de la vie n'est donc pas dans l'histoire parce que l'histoire *elle-même* est soumise à la vanité et n'a pas de sens *en soi*.

- **Le sens de la vie ne se trouve pas dans la connaissance (v. 12-18)**

Le sens de la vie n'étant ni dans la nature, ni dans l'histoire, l'Ecclésiaste a essayé de le trouver dans la sagesse, la connaissance ou la science (v. 13, 16, 17-18) de ce monde en explorant, en cherchant, en lisant, en connaissant, en faisant toute sorte d'expérience, même la folie (v. 17). Il a accumulé plus de sagesse et de connaissance que tous les rois qui l'ont précédé (v. 16). Plus tard, il essaiera le vin, les femmes, l'argent et tous les plaisirs du monde. Mais devinez quoi : « Tout est vanité et poursuite du vent » (v. 14). La vie n'a donc pas de sens !

À moins qu'il existe un point de référence transcendant, qui ne soit pas limité à la nature, à l'histoire ou à la sagesse de ce monde...

4 Jacques Ellul, *La raison d'être. Méditations sur l'Ecclésiaste*, Éditions du Seuil, 1987.

À moins qu'il y existe une perspective éternelle, qui ne soit pas soumise au pouvoir de la vanité, de l'éphémère et de l'insatisfaction...

À moins qu'il existe un Dieu créateur, transcendant et éternel à la lumière duquel tout aurait un sens : le monde naturel dans lequel nous vivons, l'histoire de ce monde qui a eu un commencement et qui aura une fin, l'amour, le travail, le mariage, le célibat, et même le sport...

Le film *Facing the Giants* raconte l'histoire d'un entraîneur de football américain qui n'a remporté aucun titre en 6 ans et dont la place est menacée à la tête de l'équipe.

Un jour, cet entraîneur décide d'instaurer une philosophie de jeu. Il réunit ses joueurs dans le vestiaire et leur demande :

-« Quel est le but de cette équipe ? ».

-Un joueur répond : « Gagner des matches ».

-« Et après ? »

-« On a trophée, les gens parlent de nous... »

- « Peut-être. Pour un temps... Et après ? »

- « J'en sais rien... On a une bourse, on va à la fac, et on entraîne des gamins. »

L'entraîneur adjoint intervient : « Où tu veux en venir ? Tu penses qu'on perd notre temps ? »

- « Si notre seule priorité, c'est de gagner des matches, alors oui ».

-Le joueur demande : « Vous ne voulez pas qu'on gagne des matches ? »

- « Non. Pas si c'est notre seul but. »

- « Gagner des matches de foot n'est pas vraiment si important dans la vie. Même les trophées prennent la poussière et tombent dans l'oubli. Jusqu'ici, nous avons tous uniquement pensé à nous [...] Plus je lis la Bible, plus je me rends compte qu'il ne s'agit pas de nous. On est pas là pour récolter les honneurs, gagner de l'argent et mourir. La Bible dit que Dieu nous a mis sur terre pour lui, pour l'honorer [...]. Je crois que le football n'est seulement qu'un des outils pour honorer Dieu [...] Je vous pose la question : pour quoi vivez-vous ? »

Bonne question. Pour quoi vivons-nous ? Pour *qui* vivons-nous ? Pour nous-mêmes, pour notre travail, pour l'argent ? Avons-nous conscience qu'il y a des choses plus importantes dans la vie ? Avons-nous conscience que le sens de la vie est ailleurs, qu'il ne se trouve pas « sous le soleil » mais au-dessus du soleil, non pas dans ce monde mais au-delà de ce monde ? N'est-ce pas cohérent après tout ? Si le sens de la vie n'est pas dans ce monde, il ne peut se trouver qu'à l'extérieur de ce monde et plus précisément dans celui qui l'a créé.

Ce créateur, il est discret mais il est bel et bien présent dans le texte et la pensée de l'Ecclésiaste : Dieu (*Elohim*) a donné aux hommes le « souci fâcheux » qui consiste à rechercher et explorer par la sagesse tout ce qui se fait sous le ciel » (v. 13). Autrement dit, c'est Dieu qui confie aux hommes le soin de chercher le sens de la vie, c'est lui qui est à l'origine de notre quête de sens. Et même si cette quête est pénible, il ne faut pas y renoncer car elle n'est pas vaine : Dieu s'en sert en effet comme « moyen d'humiliation » pour nous rendre humbles face à sa grandeur, sa transcendance et son éternité.

Et c'est précisément là où l'Ecclésiaste veut en venir : « Écoutons la conclusion de tout le discours : crains Dieu et observe ses commandements. C'est là tout l'homme [l'essentiel de la condition humaine, la chose la plus importante à faire dans la vie parce qu'elle aura des conséquences éternelle] » (12.13).

Dans la littérature de la sagesse dont l'Ecclésiaste fait partie, la crainte de Dieu revient à observer ses commandements, à obéir à sa loi, à détester le mal (l'orgueil et l'arrogance notamment, cf. Pr 8.13), mais aussi à rester humble (22.4) devant lui, car un jour notre créateur sera notre juge.

Le problème, c'est que personne ne craint Dieu parfaitement : qui peut dire qu'il a toujours parfaitement observé ses commandements, obéi à sa loi ? Qui peut dire qu'il n'a jamais été orgueilleux et arrogant, et qu'il a toujours été humble ? Le problème, c'est que personne n'est juste devant Dieu, et que nous méritons tous d'être jugés et séparés de lui pour l'éternité (parce qu'il est juste et ne peut laisser le mal impuni).

Mais la bonne nouvelle, c'est que quelqu'un a craint Dieu *à ma place* et m'offre la possibilité de bénéficier de sa crainte, de son obéissance, de son humilité.

La bonne nouvelle, c'est que Jésus-Christ, pleinement homme et pleinement Dieu, a mené la vie parfaite que je n'aurais jamais pu vivre, et a subi la mort que j'aurais dû subir en acceptant d'être jugé et condamné *à ma place*.

La bonne nouvelle, c'est que Jésus est non seulement la réponse à la question du sens de la vie (« Je suis le chemin, la vérité et la vie »), mais aussi au plus grand besoin de ma vie : le pardon de mon orgueil et de mon arrogance devant Dieu.

La bonne nouvelle, c'est que Jésus offre gratuitement son pardon à tous ceux qui reconnaissent humblement qu'ils ne sont pas justes devant Dieu et qui placent leur confiance en lui : « En effet, Christ aussi est mort une seule fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de vous amener à Dieu » (1 Pierre 3.18).

Et ce n'est qu'en croyant en lui et en vivant pour lui que le monde, l'histoire, notre travail, notre mariage ou notre célibat peuvent avoir un sens. Pourquoi ? Parce que Jésus est ressuscité.

Dans sa Confession (1882), autobiographie morale, Léon Tolstoï écrit ceci :

Ma question, celle qui, à cinquante ans, me conduisait au suicide, était des plus simples : elle est dans l'âme de tout homme, depuis l'enfant stupide jusqu'au plus sage vieillard ; sans elle, la vie est impossible, comme je l'ai éprouvé moi-même. Voici en quoi elle consistait : Qu'est-ce qui sortira de ce que je fais aujourd'hui ? de ce que je ferai demain ? Qu'est-ce qui sortira de toute ma vie ? On peut encore la formuler ainsi : Pourquoi dois-je vivre ? pourquoi dois-je faire quelque chose ? Ou encore autrement : Y a-t-il dans la vie un but qui ne se détruise pas par la mort inévitable qui m'attend ?⁵

Y a-t-il un but dans la vie ? S'il n'y a pas de Dieu, la réponse est évidente : la vie n'a aucun but si ce n'est de mourir. Mais s'il y a un Dieu, la vie a bel et bien un but. La vie a un sens à la lumière de la résurrection de Jésus-Christ, de la vie après la mort, de l'éternité.

La question est donc la suivante : Pour qui vivons-nous : pour nous-mêmes ou pour Dieu ? Pour quoi vivons-nous ? Pour ce monde présent éphémère ou pour le monde éternel à venir ?

Jonathan Chaintrier
Janvier 2017

5 Léon Tolstoï, *Ma confession*, chapitre 5